

REVUES NAVALES.

Dans un récent article, l'Abbeille a longuement parlé de la splendeur du spectacle qu'offrirait la revue navale de Spithead, à l'occasion du jubilé de Victoria. Il nous arrive quelques renseignements que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs.

A l'occasion de la revue en question passée, le 26 juin, en rade de Spithead, l'amirauté anglaise avait réuni, sous le commandement de l'amiral sir Nowell Salmon, environ 140 navires de guerre de tout rang, depuis le cuirassé de 15,000 tonnes jusqu'au torpédo-destroyer de 350 à 300.

Rangée sur quatre lignes, entre l'île de Wight et la côte, cette armée navale, s'appuyant près de Portsmouth sur le premier arsenal du monde, offrait un spectacle unique, de nature à manifester à tous les yeux l'incomparable grandeur maritime de l'Angleterre. Mobilisée en un temps relativement court, n'ayant rien emprunté aux forces imposantes que la Grande-Bretagne entretient dans la Méditerranée, cette réunion de navires permettait, sans doute, de fructueuses études aux autres puissances où elles pourront peut-être trouver une ligne de conduite et quelques réformes utiles.

L'armée navale de sir Nowell Salmon comprend 21 cuirassés, presque tous neufs, 7 croiseurs cuirassés, 46 croiseurs, 24 avisos-torpilleurs, 30 « destroyers » et une vingtaine d'autres bâtiments. Le déplacement de l'ensemble de ces navires atteint près de 600,000 tonnes. Six officiers généraux ont leurs pavillons sur les cuirassés « Renown », « Edgar », « Magnificent », « Sans-Pareil » et « Alexandra ». 39 à 40,000 hommes arment les bâtiments.

Il s'en faut malheureusement de beaucoup que la France puisse offrir à ses amis et à ses ennemis un déploiement de forces comparable à celui que nous venons d'indiquer.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a longtemps, bien longtemps, en 1693, les Français ont pu montrer à l'Europe un rassemblement naval auprès duquel celui qui eut lieu à Spithead pâlit singulièrement.

Ce fut une sorte de revue féerique du matériel naval de Louis XIV, une apothéose du grand Colbert et de son fils, qui venait de se succéder dans la tombe après avoir fait sortir du néant, où leurs incapables successeurs allaient la faire rentrer, la marine la plus magnifique de l'Europe.

Au mois de mai 1693, le maréchal de Tourville quittait Brest avec 71 vaisseaux de ligne. Après avoir détruit à l'ennemi 5 vaisseaux, 1 frégate et plus de 50 navires de commerce, l'illustre marin rejoignit dans la Méditerranée les 22 vaisseaux du comte d'Estrées, qui venaient de faire capituler la place de Roses, et se rendit à Toulon. Là se trouvèrent réunis 87 vaisseaux de ligne, 54 frégates ou bâtiments légers et un grand nombre de galères.

L'armée était partagée en trois escadres : l'escadre blanche et bleue, sous les ordres du vice-amiral d'Estrées, qui avait son pavillon sur le « Royal-Louis », de 100 canons ; l'escadre blanche, avec l'amiral-maréchal de Tourville, montant le « Soleil-Royal », de 110 canons ;

l'escadre bleue, commandée par le lieutenant-général de Château-Renaud, sur le « Terrible », de 80. 8 autres officiers généraux commandaient les divisions, 3,000 officiers et 70,000 marins armaient les vaisseaux. « La vue de la rade, dit l'historien de Toulon, peuplé de tant de navires, la plupart dorés et tout peints de couleurs variées, selon les goûts et les caprices que l'usage autorisait, offrait un spectacle glorieux et magnifique. »

« Jamais l'on n'avait vu une flotte aussi formidable, et la France n'en réunit plus de pareille dans aucun de ses ports. Dans les premières années qui suivirent cette époque, le même matériel existait encore, mais les deux Colbert étaient morts, personne n'avait hérité de leurs grandes idées ; le même esprit ne régnait plus dans les conseils ; la France était épuisée ; la pénurie de l'Etat, contre laquelle le premier refuge a été, de tout temps, de fermer le trésor de la marine, vint ajouter à l'impuissance de vues et aux embarras matériels. »

Après avoir aussi « fermé le trésor de la marine » dans les années qui suivirent la funeste guerre de 1870, on semble revenu à des idées plus saines et la commission de la marine à la Chambre ne marchande plus les ressources. Il est facile qu'elle prétende en indiquer l'emploi, techniquement et étroitement. Il paraît qu'elle refuse la construction de nouveaux cuirassés et qu'elle ne veut plus que des croiseurs.

Cette Commission composée de plusieurs médecins, de quelques avocats, propriétaires, fabricants, clercs de notaire et d'un poète, vient ainsi de trancher, avec netteté et facilité, une question que les meilleurs marins du monde ne réussissent pas à faire sortir du domaine de la controverse. Vue géniale de l'avenir des armées navales ou prétention ridicule. — C'est l'un ou l'autre ; mais plus probablement l'autre.

L'ARBRE A GRAISSE.

Il paraît que l'on vient de découvrir, dans les régions de l'Ouest de l'Afrique, un arbre qui donne vraiment de la graisse.

Déjà, on connaissait l'existence, à la Guyane, d'un arbuste produisant par suite d'une matière assez semblable au suif : il était appelé savamment le *myristica surinamensis*, mais l'arbre d'Afrique lui est vraiment très supérieur ; les indigènes le dénomment *manbo* ; il a de grandes fleurs charnues aux formes très curieuses. Il donne des fruits, gros comme la tête d'un homme, dans lesquels se trouvent des graines très riches en matières grasses. Quatre fruits seulement donnent un rendement d'un kilo et plus de graisse consistante et d'un bon usage, tout au moins pour la fabrication des bougies et le suifage des machines.

Voici un arbre à qui nous devons une nouvelle branche... d'industrie.

PROVERBES INDIENS.

Veux-tu éprouver la finesse de l'or, frotte-le sur la pierre de touche ; la force d'un bœuf, charge-le ; le naturel d'un homme, écoute-le ; la pensée d'une femme, point de moyen.

Le plaisir est un enfant de l'amour, mais c'est un enfant dénaturé qui fait mourir son père.

LA PROCLAMATION DE LA REINE VICTORIA.

Le mardi 20 juin 1837, à deux heures douze minutes du matin, le roi Guillaume IV expirait en son château de Windsor, dans la 73e année de son âge et la 7e année de son règne.

Le même jour, les lords du Conseil privé s'assemblèrent au palais de Kensington et donnèrent l'ordre de proclamer S. M. la reine, qui célébrait, l'autre jour, la 60e année de son règne, dans la 79e année de son âge, étant née le 24 mai 1819. L'héritière de Guillaume IV à la couronne du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande était la nièce du monarque défunt, la fille de son frère Edouard, duc de Kent, et de la princesse Victoire de Saxe-Saalfeld Cobourg, et portait elle-même les prénoms de Victoria Alexandrina.

Dans la même journée, la nouvelle reine d'Angleterre recevait le serment des membres du Conseil privé, qui signaient ensuite et faisaient publier la « proclamation », datée de Whitehall 20 juin 1837, dont voici un extrait :

Nous, les lords spirituels et temporels du royaume, assistés ici par les membres du Conseil privé du feu Roi, avec un grand nombre de nobles seigneurs, le lord-maire, les aldermen et les citoyens de Londres, tous, d'une seule voix, unis de cœur et de bouche, nous publions et proclamons que haute et puissante princesse Alexandrina-Victoria est, par suite de la mort de notre feu Roi d'heureuse mémoire, devenue notre Reine légitime et souveraine lige, Victoria, par la grâce de Dieu, Reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, protectrice de la religion, aux conditions déjà dites, à laquelle nous reconnaissons devoir tout hommage et constante obéissance, avec le plus cordial, priant Dieu, par qui régnent les Rois et les Reines, de bénir la royale princesse Victoria et de donner des années longues et heureuses à sa royauté.

Donné à la cour de Kensington, le 20 juin 1837. Dieu garde la Reine !

Signé : Ernest-August, Frédéric, etc. (Suivent 155 signatures.)

La nouvelle Reine elle-même avait prêté serment, conformément à la formule sacramentelle, lui d'abord par le lord chancelier, de gouverner le royaume conformément aux lois, etc. Les ministres s'étaient ensuite approchés du trône et avaient prêté, à genoux, serment de fidélité ; puis ils avaient remis les sceaux de leurs fonctions respectives à la Reine, qui les leur avait aussitôt rendus.

Le lendemain, 21 juin, la « proclamation » de la Reine fut lue, suivant les formes traditionnelles, dans les six principaux quartiers de Londres. La cérémonie commença à dix heures précises du matin, après une double salve royale tirée par les canons du parc, aussitôt suivie de la sonnerie de toutes les cloches des églises de Westminster.

La Reine parut ensuite au balcon du palais, saluée par les acclamations d'une foule immense. Enfin, le cortège se mit en marche, dans un appareil magnifique, et voici le texte, fort curieux, de la seconde des deux « proclamations » qui furent lues tour à tour devant le peuple, après celle émanée des lords,

dont on a vu un extrait ci-dessus.

Pour prévenir toute espèce de vices et de débauches, et pour que la religion soit pratiquée par les officiers, soldats, marins et autres employés à notre service de terre ou de mer, nous recommandons, de la manière la plus formelle, à tous les commandants et officiers supérieurs de ces corps, de veiller strictement à ce qu'il ne se commette aucune profanation, débauche ou autre immoralité parmi les subordonnés, et nous leur enjoignons par leurs bonnes vie et mœurs, comme par leurs discours, de donner l'exemple de la piété et de la vertu à tous ceux qui se trouvent placés sous leur autorité immédiate, comme aussi de surveiller très sévèrement leur conduite et de punir tous ceux qui se rendraient coupables de quelques-unes des offenses mentionnées ci-dessus, les déclarant responsables des funestes conséquences qui pourraient résulter de leur négligence à cet égard.

Nous ordonnons que la présente proclamation soit lue quatre fois par an, au moins, dans toutes les paroisses, églises et chapelles de notre royaume, par les ministres chapelains et aumôniers, immédiatement après le service divin.

A Temple-Bar, un incident traditionnel se produisit. Le cortège en arrivant, trouva les portes de la Cité fermées. Alors, le poursuivant d'armes, « Rouge-Croix », s'avança entre deux trompettes et, après qu'il eut sonné trois fois, il se présenta à la porte. Le lord-maire, accompagné des autorités municipales en grand costume, s'était placé vis-à-vis de Pentrice connue sous le nom de Middle-Temple Lane Gate.

Le doyen des maréchaux de la Cité, monté sur un superbe cheval, s'avança sous la voûte, et demanda :

— Qui vient ? — L'officier d'armes, qui demandait l'entrée de la Cité pour proclamer S. M. R. Alexandrina Victoria, reine du Royaume-Uni, répondit « Rouge-Croix ».

Alors, les portes s'ouvrirent. La libre et fière Cité entendit à son tour les « proclamations », parmi les clameurs enthousiastes de tout un peuple, au milieu des hymnes, des musiques des transports d'allégresse.

Soixante années sont écoulées. La jeune souveraine de 1837 est une aieule, plus puissante que jamais. Heureuse femme ! Heureuse reine ! Heureuse nation !

AU POLE NORD A BICYCLETTE.

M. Hugues Lee, qui accompagnait le lieutenant Perry dans son voyage à travers les champs de glace du Groenland, pense qu'on pourrait atteindre le pôle nord à l'aide de la bicyclette.

« On peut parfaitement mettre cette idée à exécution, dit-il, et mon projet n'est pas plus impraticable qu'un autre. Les immenses champs de glace des régions arctiques, bien que divisés en maints endroits par les icebergs, peuvent fournir un excellent terrain pour une course à bicyclette. L'eau s'y congèle aussi lentement que dans notre climat, et les cristaux de ses marins forment une espèce de fin gravier qui empêcherait les roues de glisser, de déraper. De plus, la neige qui recouvre la glace est tassée par le vent de façon à la rendre assez solide pour supporter le poids de l'homme. »

En 1807, un habitant du Wisconsin, Latham Sholes, de passage à Londres et étant entré par

« Alors, supposez qu'on établit un poste avec provisions et matériel au point le plus nord des îles, au nord du Groenland, comme Perry se propose de le faire. A cet endroit, on serait à une distance de 350 milles du pôle, et si une couche continue de glace reliait ces deux points, on pourrait, chargé seulement de vingt livres de provisions, faire le voyage, aller et retour, en une semaine. »

« Il ne faudrait pas tenter l'expédition seul ; car, si un accident arrivait à la machine, on n'aurait pas assez de vivres pour permettre de faire à pied le retour au point de départ. Je pense que pour réussir il faudrait au moins être six vélocipédistes. »

L'EVOLUTION DE LA MACHINE A ECRIRE.

La dernière livraison du *Strand Magazine* contient une étude assez curieuse sur le passé, le présent et l'avenir des machines à écrire. On y apprend notamment que, pareille en cela à la machine à vapeur, au télégraphe, à la bicyclette, et, en général, à toutes les inventions modernes, cette invention ultra-moderne est vieille comme le monde. Les Egyptiens, les Grecs, la connaissaient déjà. Il y a près de deux siècles, en 1714, un ingénieur anglais, nommé Mills, se fit donner un brevet pour une machine qu'il voulait de construire : « Une machine artificielle, dit le texte du brevet, permettant d'imprimer ou de transcrire des lettres, l'une après l'autre, tout à fait comme dans l'écriture manuelle, et par le moyen de laquelle tout document quelconque pourra être reproduit sur le papier ou le parchemin au si nettement et aussi exactement que s'il était imprimé. »

Une autre machine du même genre fut brevetée en France en 1784 ; mais l'homme ingénieux qui en avait eu l'idée avait sans doute, en même temps, trop de goût pour pouvoir penser un seul instant que des personnes capables de manier un porte-plume consentiraient à échanger leur écriture personnelle contre cette façon d'impression forcément sans charme et sans caractère. Aussi cet excellent homme s'est-il borné à offrir sa machine aux aveugles, pour les mettre en état d'écrire sans l'aide d'autrui.

Ce sont les Américains qui, les premiers, ont projeté d'étendre aux « voyants » le bénéfice de cette invention pour aveugles. En 1829, un certain Thomas Burt prit un brevet pour un *typographe* ; en 1836, un autre inventeur imagina une machine plus compliquée et plus ingénieuse encore, mais si grande, à en juger par une gravure qui nous en est restée, que dix lignes qu'on y avait écrites devaient suffire pour mettre un homme à bout de forces.

La machine à écrire n'en était pas moins, comme l'on voit, inventée, ou plutôt réinventée de puis plus de cent ans. Lorsque, en 1846, son inventeur, en titre, Charles Thurber, lança par le monde une circulaire écrite mécaniquement où il déclarait que, « malgré les défauts de son appareil, il en était, pour sa part, absolument satisfait. » Ce Thurber n'arriva, d'ailleurs, qu'à se ruiner, comme avait fait ses devanciers, comme firent aussi Beach et Pratt et une dizaine d'autres malheureux qui, tous, avaient rêvé de faire, avec leur machine à écrire, leur propre fortune et sans doute le bonheur de l'humanité.

En 1807, un habitant du Wisconsin, Latham Sholes, de passage à Londres et étant entré par

occasion dans une exposition de la Société des arts, aperçut dans un coin l'appareil de Pratt. Il l'examina le plus soigneusement qu'il put, et nota les particularités ; et, de retour dans son pays, il résolut de devenir le véritable, le seul sérieux et définitif, entre tous les inventeurs de la machine à écrire. Etant sans fortune, il n'avait rien à perdre. Il sut mettre la main sur un capitaliste, engagea des ouvriers, construisit coup sur coup vingt-cinq modèles différents, dont chacun était un peu plus pratique que le précédent ; et en 1873 il vendit à la célèbre compagnie Remington un appareil presque entièrement semblable à ceux qu'on voit aujourd'hui si universellement employés.

Les deux machines à écrire les plus belles du monde sont celle de l'impératrice de Russie et celle de Li Hung Tsang. Cette dernière a produit en Chine une impression si profonde qu'on l'impressionne si profonde qu'un Chinois est aussitôt arrivé à Londres où il a proposé à divers capitalistes de s'associer avec lui pour la fabrication de machines à écrire chinoises. Deux cent cinquante lettres, à son avis, suffisaient pour exprimer les mots usuels de la langue. Il se faisait fort de vendre chaque appareil vingt-cinq mille francs.

Un nouveau Tanin : La Canaigre

La canaigre (rumex hymenosepalus) est une nouvelle plante à tanin qui ressemble à une grande oseille amère. Cette racine tubéreuse, qui rappelle celle du dahlia poussée très bien dans un sol sec et sablonneux ; elle renferme environ de 20 à 25 0/0 de tanin excellent. Sa valeur pour le tannage des cuirs a été nettement établie et les débouchés de cette plante sont considérables.

Au Texas, par exemple, elle est un des principaux produits secondaires de l'exportation. D'après les statistiques des exportations à Galveston en ces huit derniers mois, il a été exporté du 1er septembre 1896 au 1er mai 1897, de ce port à destination de Liverpool, pour 261,710 francs environ de cette racine. Si l'on tient compte de la nouveauté de cette culture, c'est là un progrès énorme.

Le climat de l'Algérie paraît convenir à ce tubercule. Des essais d'acclimatation ont été tentés au jardin zoologique d'Alger et ont donné de bons résultats : 70 à 80 tubercules furent, en effet, plantés en 1895 et ont rapporté en 1896 un stock de 1,000 tubercules environ, suffisant, avec la graine qui peut être employée tout comme le tubercule, à la culture, pour des essais en grand.

Il est donc à présumer que cette plante, si elle était cultivée sur une grande échelle en Algérie, pourrait donner une valeur considérable à des terrains qui n'en ont aucune aujourd'hui.

Les wagons blindés aux Etats-Unis

On sait que les attaques de trains par les voleurs ne sont pas une rareté aux Etats-Unis ; ainsi, une Compagnie qui assure le transport de valeurs et de marchandises sur le chemin de fer « Pittsburg and Lake Erie », vient-elle de mettre en circulation des « fortresses roulantes ». Les murailles en sont épaisses, les portes percées de meurtrières, et aux extrémités sont de petits et lourds boulets qui peuvent se loger les défonçeurs du wagon.

Ajoutons enfin qu'un centre du wagon est une chambre blindée avec des plaques d'acier de près de 5 centimètres d'épaisseur.

Monseigneur Sébastien Kneipp.

Les lignes qu'on lira ci-dessous sont écrites d'un des noms les mieux connus en Louisiane, du *ghm d'ans femme* qui depuis longtemps a droit de cité dans cette *Cerithie* aux portes de laquelle tant d'autres restent congnés. Mme M. D. Girard est une personnalité devant laquelle on s'incline autant à cause de l'admiration que du respect qu'elle inspire. Nul n'a plus si mieux travaillé qu'elle à enseigner, à vulgariser cette langue française si belle et dont elle connaît toutes les élégances, toutes les subtilités, toutes les applications.

Monsieur l'Abbé... Monsieur le Curé... Monseigneur Sébastien Kneipp, couronné de l'aurole de la charité, montez à la sphère céleste, que vos œuvres vous ont méritées... ou Dieu vous attend !... Comme dans les temps antiques, vous avez dormi... rêvé... songé... dans les temples d'Esculape !...

Vous avez invoqué un des éléments de la création... et l'eau, cette liqueur divine, a répondu à votre appel !... Elle vous a révélé ses secrets, et dans vos mains, elle est devenue la providence de l'humanité souffrante ! Une voix éblouissante a retenti dans l'Univers... et comme Jésus, vous avez dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez : infirmes, boiteux, paralysés, lépreux... venez à moi, je vous guérirai ». Ils sont venus Monseigneur... et vous avez tenu parole !

A peine l'aurore illumine la cime de vos montagnes, je vous vois, actif, couronné... d'un cil savant, interroger la Nature, et lui ravir les herbes précieuses, qui vont soulager... guérir tant de souffrances !... Que de fois, vous avez vaincu la mort !... Vous voilà au chevet d'un mourant !... L'âme tremble sur la frontière de la vie ! « O Père, soutenez-moi ! secourrez-moi ! Je meurs !... » Non, tu ne mourras pas ! vous êtes inspiré... et par une action prompte, énergique, le miracle est fait !... et vous rendez une mère, un père, à une famille éplorée, qui rouait au bonheur !

Non, noble Prêtre, votre Euvre ne périra pas ! Elle traversera les siècles, de progrès en progrès... de triomphes en triomphes... et comme dans les Ages héroïques, les nations s'inclineront... et chanteront des Hymnes, en l'honneur du Héros de la Charité : Monseigneur Sébastien Kneipp. M. D. GIRARD.

La durée du vol des oiseaux.

M. Lancaster a rapporté d'un séjour prolongé en Floride des documents très instructifs sur le vol des oiseaux et sur sa durée parfois tout à fait remarquable. Il déclare, notamment, avoir vu des oiseaux de mer, nommés frégates, voler, nuit et jour, sans se reposer, pendant sept jours consécutifs. M. Lancaster a remarqué, d'ailleurs, que ces grands voliers se fatiguent peu, car ils se maintiennent longtemps dans l'atmosphère, sans perdre de leur force, et qu'ils adoptent une belle allure de 3 m 50 à 4 mètres. Elles leur permettent, par contre, dans les cas pressants, pour aller chercher la proie ou pour fuir la tempête, de réaliser la vitesse de 160 kilomètres à l'heure.

L'Albatros a été également observé. Plus grand que la frégate, il atteint l'envergure de 5 mètres. Il a l'habitude d'accompagner les navires et de se servir de ce qui est à sa portée comme nourriture. L'Albatros n'a pas, néanmoins, l'endurance de la frégate ; les quatre ou cinq jours environ, il est obligé de se perchir dans la demeure du navire qu'il a adopté. C'est encore, on en conviendrait, un très beau résultat.

Il y a, dans la puissance musculaire déployée pour ces tours de force naturels, une grande quantité de matière animale, et certains ont remarqué, dans les oiseaux qui ont accompli de tels exploits, une véritable myrtille.

celui qu'elles ont rêvé ! Mais enfin, que le malheur des autres serve à ceux qui peuvent encore être heureux. — Venez donc ! Elle posa bien tranquillement le bras de Suzanne sur le sien.

Pais, comme si pas la moindre inquiétude n'était en elles, elles se promenaient dans les petites allées du parterre, puis devant le poron du château. Et, de temps en temps, à voix assez basse, elles prononçaient, gaie ment, quelques paroles insignifiantes.

— Oh ! la belle nuit ! — Oh ! le repos que donne cette fraîcheur ! — Que c'est aimable à vous, madame, d'avoir bien voulu m'accompagner !

— Ma chère demoiselle, je ne demandais moi-même qu'à sortir un peu ! En quelques minutes, le drame avait fait place à la comédie. Elles pensaient bien que du château on avait dû les remarquer.

Et, en effet, Agathe, qui se trouvait dans le vestibule, au près de la comtesse d'Hartvelde, avait dit : — Mais je vous assure, madame, qu'on entend marcher dans la cour. Le sable grince... — Cependant, disait Pascaline, si M. Lequesnoy est certain que ces misérables n'ont pas pu sortir du château !

En ce moment, Frédéric, ayant fait le tour de la demeure, ac-

compagné par les domestiques mâles de la comtesse, revenait dans le vestibule.

Et, écartant ses bras, comme un peu atterré, il dit : — Rien... rien, chère comtesse ! Nous voilà penauds ! Mais Agathe affirma : — Papa, moi je les entends dehors... — Allons donc ! Est-ce que, s'ils avaient réussi à s'échapper, ils demeureraient là, à se faire entendre par toi ? — Enfin, papa, je veux m'assurer...

Et Agathe, enlevant la clef de la serrure de la grande porte, regarda attentivement par le trou.

Et soudain, elle fut secouée d'un rire convulsif ; et, sans rien dire à personne, elle remit la clef dans la serrure, ouvrit ; et, poussant de cris de joie, elle s'élança au dehors.

Et Pascaline et Frédéric et la comtesse, stupéfaits, entendirent sa voix argentine.

— Oh ! que c'est amusant, maman ! Que c'est amusant, ma bonne Suzanne ! On vous prenait pour des voleurs.

Et son rire redoublait. — Mon Dieu, mon Dieu ! Je ne me serai jamais tant amusée de ma vie !

Et elle se glissait entre elles ; et toutes les trois revenaient vers le château. La première, la comtesse se résigna à l'échec auquel aboutis-

saient tant de belles combinaisons.

Elle s'élança, riant, elle ou si, vers Geneviève et les deux jeunes filles.

Et elle s'écria, bien naturellement : — Vous pouvez vous vanter de nous avoir fait une jolie peur ! Je tremblais déjà pour nos collections... Mais quelle idée, aussi, de sortir lorsque tout le monde est conché !

— Que me racontez-vous là ? répliquait Geneviève comme abasourdi.

Et elle avait la force de rire, elle aussi ; et elle expliquait : — Mais ma chère comtesse, c'est tout simple : je ne pouvais pas dormir avec ma migraine ; je me suis mise sur moi balcon, je ne suis aperçue que Mlle Thordy ne se couchait pas plus que moi. Je l'ai appelée, parce que cela m'ennuyait de descendre seule, et, depuis une heure, nous sommes en train de respirer délicieusement à la lisière du bois... Il a fait si chaud, si lourd aujourd'hui ! Mais il e-rait imprudent de demeurer plus longtemps dans la fraîcheur de la nuit. Allons, reprenez, mademoiselle Suzanne...

Et ainsi, tout était si naturellement expliqué que Pascaline se mordait les lèvres et qu'elle ne trouvait rien à répondre, lorsque Frédéric lui dit, avec un mélange de dépit et d'ironie : — Vous avez décidément pas

de chance, chère madame, et je commence à croire que vous n'en voyez, ainsi qu'on dit communément, toujours beaucoup plus qu'il n'y en a !

LA MATINÉE QUI SUIVIT CETTE NUIT.

Le vicomte Nésot de Mauvert, ayant amoureusement achevé sa toilette, était en train, dans la modeste chambre qu'on avait pu lui donner, au-dessus de l'estaminet, de préparer ses combinaisons de voyage ; et, tandis que ses mains bourraient son joli nécessaire de cuir russe, ses yeux ne quittaient pas son indicateur.

Il flânait sur Ostende, c'était chose décidée ; et, à Ostende, il prendrait le bateau de Donvers, d'où il gagnerait Londres, pays béni des escrocs.

Car, malgré le soin avec lequel il avait rédigé ses billets et fait apposer dessus leur signature par Maxime et par Mme Lequesnoy, il éprouvait des craintes sur leur encaissement...

« Ces deux merveilleuses ont été opérées dans tout le pays, par la Baléparrille d'Avry. Les attentions sont à la disposition de public. »

Feuilleton

DE

L'Abbeille de la N. O.

APPARITIONS.

Tandis que nous vaquons bien tranquillement à nos affaires, des hommes très curieux et très entreprenants s'occupent de mettre un peu plus de merveilleux dans la science, ou plutôt de rendre scientifique ce qui n'est encore que merveilleux. Il s'agit des « phénomènes psychiques ». La curiosité du public se porte parfois capricieusement sur cet ordre de phénomènes et l'abandonne ensuite avec autant de désinvolture. Mais ce n'est pas la passion de quelques néophytes, inconsiderés, ou la répulsion de quelque dilettanti déçus, qui peut nous aider ici à découvrir une part de vérité ou saisir une explication plausible. Il vaut bien mieux la toute simple attention patiente d'observateurs laborieux qui procèderaient selon les lois rigoureuses de la méthode.

Or, ces observateurs laborieux existent. Ils recueillent et notent des « cas », non pas pour nous imposer leurs théories, mais pour préparer un « dossier » complet de la question. Vous pouvez le retrouver dans les vieux livres. Et cependant, si l'on cherchait à condenser ce qu'il y a de scientifique et de rigoureux dans cet amas de faits incomplets, de mauvaises observations, d'expériences ridicules, de tentatives ébauchées et impuissantes, on ne trouverait rien, ou presque rien... C'est ce qui autorise les savants et le public à nier en bloc tous ces faits et à dire qu'il n'y a rien de vrai, puisque, malgré tant d'efforts, on n'a pu obtenir aucune démonstration tant soit peu satisfaisante.

Ceux qui ont fondé les « Annales des sciences psychiques » croient évidemment (l'hypothèse étant la base de toute recherche scientifique) à l'existence de forces que nous ne connaissons pas ; ils pensent que l'explication mécanique ne suffit pas à expliquer tout ce qui se passe autour de nous. Ils espèrent que l'occultisme — c'est-à-dire, étymologiquement, « l'inconnu » — d'aujourd'hui, sera le « connu » de demain. Ils savent qu'il y a trois cents ans l'électricité était une science occulte, comme aussi la chimie avant Scheele et Lavoisier, et que le magnétisme animal, comme l'occultisme à avoir droit de cité dans